



Carlie
Sorosiak

MOI, COSMO

Mon rêve?
Sauver ma famille...
et manger plein
de bacon!

casterman

Moi, Cosmo

Casterman
Cantersteen 47
1000 Bruxelles

www.casterman.com

Publié en Grande-Bretagne par Nosy Crow Ltd, sous le titre : *I, Cosmo*
© Carlie Sorosiak 2019 pour le texte

ISBN : 978-2-203-21066-0
N° d'édition : L.10EJDN002064.N001

© Casterman 2020 pour la présente édition

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

© Dorothee de Monfreid 2019 pour la couverture de l'édition française
Achevé d'imprimer en décembre 2020, en Espagne, par Liberduplex
(Carretera BV-2249 Km. 7,4, Polígono Industrial Torrentfondo,
08791 Sant Llorenç d'Hortons, Barcelone, Espagne).
Dépôt légal : janvier 2020 ; D.2020/0053/41
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Carlie Sorosiak

MOI, COSMO

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Alice Delarbre



casterman

*À tous les chiens que j'ai aimés,
et que j'aime toujours autant,
en particulier Ralphie, Sally,
Dany, Buddy, Faith, Chloe,
Mary Jane et Oscar.*

C. S.

Comment distinguer le danseur de la danse ?

W. B. Yeats

1.

Cette année, je suis une tortue. Je n'ai aucune envie d'être une tortue.

Max incline la tête, et je lis de l'inquiétude sur son merveilleux visage.

— Il a la queue basse, observe-t-il. Tu crois que le chapeau est trop serré ?

On est sur la véranda, devant une citrouille bizarre qui nous sourit. Max l'a sculptée la semaine dernière après l'avoir vidée de sa chair. J'ai mangé les graines, même s'il m'a répété : « Non, Cosmo, non. » J'ai du mal à me contrôler en présence de choses qui ont une odeur inhabituelle et intrigante.

Le père de Max, qui s'appelle Papa, ajuste le déguisement de tortue sur mon dos.

— Nan, tout va bien ! Cosmo est ravi ! Regarde-le !

C'est dans des moments pareils – et ils sont nombreux ! – que je regrette d'avoir une langue qui ne sert qu'à pendre sur le côté de ma gueule. Je voudrais répondre, dans un langage humain parfaitement

maîtrisé, que les tortues sont des créatures inférieures incapables de traverser une rue, alors que moi, je l'ai fait, très souvent, seul et sans laisse. Ce costume est une insulte à mon espèce.

En désespoir de cause, je bascule sur le dos et agite les pattes en l'air. Une douleur me parcourt la colonne vertébrale : je ne suis plus aussi jeune qu'avant. Avec un peu de chance, Max comprendra le message subtil que je cherche à lui communiquer.

— Papa, je crois qu'il n'est vraiment pas content.

Oui, Max, oui !

En grattant les poils qui se trouvent sur son menton, Papa me dit :

— Entendu, Cosmo, pas de chapeau, mais tu gardes la carapace.

Ah, une victoire ! Enfin !

Une petite boule d'énergie surgit alors sur la véranda. C'est Emmaline.

— Cosmoooo ! roucoule-t-elle.

Elle me frotte les oreilles avec ses minuscules mains, et je me rappelle soudain pourquoi je suis une tortue aujourd'hui : c'est Emmaline qui a choisi ma tenue. Ça lui fait plaisir. Et j'ai depuis longtemps accepté l'idée que c'était une de mes missions.

Max la prend par la main pour la faire tourner. C'est comme une danse. Elle porte une cape de superhéroïne

mauve qui volette autour d'elle. La semaine dernière, j'ai aidé Maman à confectionner ce costume : j'ai monté la garde à ses pieds et j'ai protégé le tissu. De temps en temps, elle s'arrêtait de coudre pour me demander : « Qu'est-ce que tu en penses, Cosmo ? »

C'est magnifique, lui ai-je répondu avec mes yeux.
Magnifique.

— On devrait attendre Maman, non ? lance Max.

Il a des taches de couleur sombre sur son tee-shirt, il doit être en vache ou en girafe, même si je n'approuve aucune des deux options. Les girafes sont des créatures idiotes, et Max est très, très intelligent, lui. Il parle trois langues, construit des fusées miniatures et est capable de replier sa langue pour former un trèfle à quatre feuilles. Il arrive même à ouvrir le couvercle des pots de beurre de cacahuètes. J'aimerais bien voir une girafe essayer !

— Elle est en retard, répond Papa. Si on l'attend, on va rater les meilleures friandises !

— Mais...

Papa interrompt Max :

— En voiture, Simone !

Il adore cette expression, alors même que Max ne s'appelle pas Simone. Et que nous n'allons pas prendre la voiture. Après une seconde d'hésitation, nous partons tous les quatre dans la nuit bleutée. Nous vivons

dans une maison en briques de plain-pied avec une gigantesque pelouse et des balançoires qu'Emmaline est la seule à utiliser encore. Des lampions en papier bordent l'allée et éclairent l'impasse à côté. Les poils de ma nuque se dressent déjà.

La nuit d'Halloween est la pire de l'année. Si vous n'êtes pas de mon avis, prenez, s'il vous plaît, un moment pour suivre mon raisonnement :

1. La plupart des bonbons distribués à cette occasion sont au chocolat. Pour mon quatrième Halloween, j'ai mangé six mini-barres chocolatées, qui m'ont envoyé aux urgences vétérinaires, où j'ai passé quatre heures avec un terrible mal de ventre.

2. De jeunes humains se cachent derrière les buissons pour surgir sans prévenir en criant : « Bouh ! » C'est très bizarre. L'un de mes meilleurs amis, un braque allemand à poil court, s'appelle Bouh.

3. Les clowns.

4. Les golden retrievers, comme moi, ne devraient pas s'abaisser à porter des déguisements. Je ne suis pas contre les imperméables quand les circonstances l'exigent, mais il y a des limites. Une année, Maman m'a acheté un costume de chat, et je ne me suis pas totalement remis du traumatisme.

5. Le chien de berger est lâché.

Permettez-moi de développer ce dernier point. Je n'ai jamais aimé me battre – pas même à l'époque où je n'étais qu'un chiot. Je fais pourtant une exception pour le chien de berger.

Il y a cinq ans, un soir comme celui-ci, nous nous sommes, Max et moi, approchés d'une maison blanche au bout de la rue. Une énorme camionnette était garée près de la boîte aux lettres et une délicieuse odeur de poulet rôti s'échappait des deux fenêtres ouvertes. J'ai aussitôt compris que nous avions de nouveaux voisins – les précédents ne mangeaient que du bœuf. Il régnait un silence inquiétant, et un nuage noir est venu se placer devant la lune. Le chien de berger est si rapide que je ne l'ai même pas vu venir : sa silhouette s'est détachée de celle d'un énorme chêne planté devant la maison. Il portait un tutu rose menaçant et des ailes de fée, sa fourrure gris et blanc était dressée sur son dos.

Ma première réaction a été amicale : n'étions-nous pas victimes de la même malédiction du déguisement ? J'ai trottiné dans sa direction avec mon costume de lapin, prêt à m'incliner devant lui pour le reconforter, avant de lui renifler l'arrière-train pour lui souhaiter la bienvenue dans notre quartier. Ce qui s'est passé ensuite n'avait rien de sympathique. Je n'ai jamais vécu ça en treize années d'existence.

Il a montré les crocs en poussant un grognement agressif qui m'était adressé... Et, je le jure, ses yeux lançaient des éclairs.

J'en ai été horrifié.

Voici les rares choses qui me terrifient : les voyages à l'arrière d'un pick-up, l'aspirateur (le bruit, l'odeur piquante, le fait que des choses disparaissent dans son ventre), voir Max ou Emmaline en danger. Ce soir-là, alors que le chien de berger me jetait un dernier regard sinistre, avec ses incisives luisantes et ses oreilles plaquées en arrière, ma liste s'est allongée. J'avais une nouvelle peur.

Jusqu'à-là, j'étais très fier de connaître les noms de tous les chiens du quartier. Les noms nous définissent aux yeux du monde extérieur. Prenez « Cosmo », par exemple. Un jour, Maman m'a expliqué que ce nom était inspiré de *cosmos*, un mot pour désigner l'univers. Elle a ensuite montré le ciel, et Max a sorti son long tube en métal qui permet de voir les étoiles en gros. Je me suis senti important, j'avais l'impression d'appartenir à quelque chose de plus grand que moi. J'ai beaucoup de peine pour les chiens qui s'appellent « Muffin », « Scoubidou » ou « Biscuit ». Comment peuvent-ils garder la tête haute ? J'ai décidé de ne pas chercher à découvrir le nom du chien de berger. Je préfère que ma peur n'ait pas de nom.

En temps normal, ce chien vit enfermé derrière une clôture. À chaque Halloween, pourtant, il se retrouve en liberté, pour aller à la rencontre des enfants qui se promènent dans le quartier.

Ce qui me force à l'affronter.

Emmaline sautille devant nous, ses baskets clignotantes font des ombres sur le trottoir. Je trotte à côté de Max, qui ne tient pas ma laisse serrée. L'air est doux mais vivifiant – le genre de temps qui pousse les humains à dire : « On enfilerait bien une petite laine. » La brise qui caresse mes poils m'apporte une variété d'odeurs merveilleuses. Tarte aux pommes ! Écureuils ! Feuilles mortes en décomposition ! Un instant, j'oublie le chien de berger et mon déguisement ridicule, je m'autorise à me délecter de ces agréables parfums en remuant la queue. J'approche ma truffe du bitume, et presque aussitôt je tombe sur... Quoi donc ? Un bonbon !

— Cosmo, m'appelle Max en tirant un peu sur ma laisse. Ne touche pas à ça. Après, tu auras mal au ventre.

Je suis tellement submergé par l'odeur de la friandise, par sa couleur sur le gris du trottoir, que j'insiste. J'ai presque réussi à la décoller à coups de langue quand Max m'entraîne dans la direction opposée. Il baisse les yeux vers moi en accélérant.

— Désolé, Cosmo. Je te donnerai un biscuit chez nous, d'accord ?

Je sais qu'il tiendra sa promesse. Je le suis, tête inclinée, sur une allée de briques. Elle mène au perron d'une maison, où nous attendent deux femmes en robes noires avec des chapeaux pointus. Et derrière la porte vitrée, un bichon Maltais du nom de Grillon jappe si fort qu'il en a la voix cassée. J'ai une patience très limitée avec les petits chiens. Si j'en crois la chaîne documentaire, que je regarde souvent lorsque Max et Emmaline sont à l'école, les chiens descendent des loups. Quand je vois Grillon, qui m'arrive à peine aux genoux, je doute de cette information.

— Ohhhh ! s'exclame l'une des deux femmes en glissant une sucette dans la citrouille en plastique d'Emmaline. Qu'est-ce qu'on a là ? Une superhéroïne et une girafe ?

Une girafe ! Je le savais !

Max fixe ses orteils et moi je fourre ma truffe dans la paume de sa main – je le fais pour lui rappeler que je suis là. En présence de certains humains, Max refuse de parler, et je sens son cœur battre jusque dans ses doigts.

— Oh mais ça alors ! s'écrie la seconde femme en me remarquant. Et une tortue ! Cosmo, tu es déguisé en tortue ! Approche, mon grand, approche.

Elle tapote ses cuisses comme si elle voulait que je saute dessus. Apparemment, elle ignore que j'ai de l'arthrose. Ces dernières années, mes articulations sont douloureuses : je passe mon temps à les lécher pour apaiser la brûlure. Je tiens pourtant à entretenir de bonnes relations de voisinage, alors je joue le jeu, même si j'ai – un peu – l'impression qu'elle se moque de moi. Ses doigts ont l'odeur de ces petites saucisses que Maman enroule dans de la pâte feuilletée et fait cuire au four pour les grandes occasions. À Noël dernier, j'en ai dévoré sept, profitant de ce que Papa avait laissé son assiette sans surveillance. Je me souviens encore de la sensation de ces petits tubes chauds et salés glissant dans ma gorge. Sur la liste des meilleures journées de toute mon existence, celle-ci occupe la quatrième place.

— Vous avez vu beaucoup d'enfants cette année ? demande Papa en fourrant ses mains dans les poches de son jean.

— Oh, des tas ! lui répond la femme qui me gratte les oreilles. On a vu des tonnes de fantômes, quelques pirates, un avocat... Et la soirée ne fait que commencer !

Comment ça, elle ne fait *que* commencer ? Je la trouve déjà interminable, moi !

C'est peut-être dû à mon grand âge... Emmaline a cinq ans, Max, douze. Et moi, treize, ce qui revient

à quatre-vingt-deux ans en années humaines. Dans notre quartier, il n'y a qu'un seul autre chien plus âgé que moi : un labrador blond du nom de Peter, qui ne peut plus se déplacer sans un chariot fixé à son postérieur. J'ai entendu des rumeurs à propos de couches pour chien, de médicaments qui prolongent la vie... Très peu pour moi. Je sais cependant qu'en tant qu'aïeul des membres de cette famille, je me dois d'être là pour eux le plus longtemps possible.

Heureusement que j'ai encore de l'énergie pour mon âge.

Nous quittons la maison et les deux femmes pour retrouver des enfants qui rient aux éclats dans la rue, et des parents qui les pourchassent avec des lampes torches. Nous répétons la même opération des dizaines de fois : nous allons chez nos voisins pour les supplier de nous donner à manger. Cette pratique m'a toujours semblé étrange. Quand je réclame de la nourriture sous la table de la salle à manger, la truffe glissée entre une paire de genoux, le résultat dépend des fois. Il arrive que Max me tende un bout de son sandwich ou me laisse lécher le jus de viande dans son assiette. Papa, lui, me chasse parfois en me grondant : « Non, Cosmo, sors de là ! » On m'exile dans le salon où je mâchouille un morceau de corde en m'apitoyant sur

mon triste sort. Les règles ne sont pas les mêmes pour les humains et pour les chiens...

Je ralentis et je me mets à haleter au moment où nous approchons... de la maison du chien de berger. Mes poils se dressent. Mais où est passé le démon ? Je ne le vois pas ! Et je ne le sens pas non plus !

Mes gémissements attirent l'attention de Max.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Cosmo ?

Qu'est-ce qui ne va pas ? Il a dû être contaminé par son costume de girafe, ça le rend aussi bête que ces créatures. C'est évident, quand même ! Le chien de berger mijote quelque chose !

Emmaline prend une inspiration avant de souffler bruyamment.

— Je suis fatiguée, Papa.

Sa cape traîne sur le trottoir, des feuilles mortes se sont accrochées à l'ourlet.

— Vous voulez rentrer ? propose Papa. Vos citrouilles sont déjà bien pleines.

Et le chien de berger, enfin ! Pourquoi est-ce que personne ne s'inquiète du chien de berger ?

— C'est Emmaline qui décide, répond Max. J'ai assez de bonbons pour tenir... euh... un an.

Qu'est-ce qu'ils font ? Ils pivotent sur leurs talons pour rentrer. Mais non ! Je plante mes griffes dans

le bitume. Je refuse de bouger. Si le chien de berger prépare un mauvais coup, il faut l'arrêter.

Max tire sur ma laisse.

— Viens, Cosmo ! S'il te plaît !

Non.

— Allez, Cosmo, insiste Papa.

Non.

Emmaline pose ses petites mains sur mon dos.

— Cosmooooooo !

Papa finit par prendre la laisse et tirer, lentement mais avec fermeté. Je suis contraint de le suivre et d'abandonner la maison aux fenêtres qui brillent dans la nuit d'automne. *Attendez. Attendez !* Au tout dernier instant, je lève la patte et libère un jet d'urine sur la pelouse. Histoire d'envoyer un signal au chien de berger. Un avertissement. *Je te surveille...*

Puis je m'éloigne, satisfait même si je reste nerveux.

De retour chez nous, comme promis, j'ai droit à un biscuit. Emmaline et Max trient leurs bonbons dans le salon, par terre : ils font des piles pour les sucettes, les chocolats et les friandises que personne n'aime.

— Beurk ! s'exclame Emmaline en mettant de côté une boîte de raisins secs et en secouant sa tête, sur laquelle rebondissent des petites boucles noires, très serrées. Beurk, beurk, *beurk !*

Je la regarde depuis mon poste d'observation, sur le canapé – j'ai bien du mal à m'y percher désormais. Parfois, je dois m'y prendre à plusieurs reprises, et je fais souvent des chutes embarrassantes. Il y a longtemps, je n'étais pas autorisé à monter sur les meubles, ce qui était absurde. Est-ce que mon lit n'a pas été fabriqué dans les mêmes matières ? Pourquoi avais-je le droit de dormir dedans et pas de m'allonger sur le reste du mobilier ? Papa a fini par abandonner sa croisade pour protéger le canapé, et la forme de mon corps commence à s'imprimer sur les coussins. La persévérance paie souvent, c'est une des leçons que la vie m'a apprises.

La télé est allumée en fond sonore. Un chat noir se pavane sur l'écran. Pourquoi est-ce que ce sont toujours les chats qui ont droit à la parole ? Et les chiens alors ? Celui du film *Là-haut* a besoin d'un collier pour parler. Lassie, le chien le plus célèbre de l'histoire de la télévision, se contente d'aboyer. Je suis encore en train de ruminer cette injustice quand la porte de la cuisine claque. C'est un geste volontaire, bruyant. Il est suivi d'éclats de voix. Maman grogne dans la cuisine.

— David ! Tu as vraiment fait ça ?

— Quoi ? lui répond Papa.

— Je t'avais demandé de m'attendre ! Je t'avais prévenu que je finirais tard aujourd'hui. Je n'ai même pas pu voir les enfants déguisés...

— Ils ont gardé leurs costumes.

— Je voulais dire dehors, dans le quartier. On était censés y aller ensemble, tu te souviens ? Tu as eu un trou de mémoire ? Comme par hasard !

— Tu es injuste, là ! Tu étais en retard...

Maman lève les deux mains.

— Tu savais que j'étais retenue au travail !

Je n'aime pas le ton qu'ils emploient, et je leur lance un regard désapprobateur. Ils ne voient donc pas que Max et Emmaline sont heureux, que cette dispute va tout gâcher ? Emmaline s'allonge sur le flanc, pose sa tête près de la boîte de raisins secs pendant que Max ramène ses genoux contre sa poitrine.

— Bon, allez..., lance Papa. On n'a qu'à prendre une photo, d'accord ? Ça te ferait plaisir, non ?

— Tu te fiches de ce qui me ferait plaisir.

On prend quand même la photo, nous cinq devant la cheminée, en souriant au petit appareil. Au bout de quelques secondes, un flash éclaire la pièce. Max déclare aussitôt :

— Je crois qu'il est l'heure d'aller au lit.

Maman a l'air désespéré.

— Tu n’as pas envie de rester encore un peu ici ?
On pourrait regarder *Les Sorcières d’Halloween* ensemble...

— Je suis... je suis fatigué.

— Ah... d’accord. Bonne nuit, mon chéri.

— Bonne nuit, répète-t-il avant d’embrasser Emmaline sur le front. Bonne nuit, Em.

Comme chaque soir, je suis Max dans sa chambre. Nous sommes accueillis par des posters de la Voie lactée sur les murs. Il y a aussi une grande affiche de Guy Bluford, le premier Afro-Américain envoyé dans l’espace. Il a accompli quatre missions en navette spatiale au début des années 1980. Je le sais parce que Max m’en a parlé : il rêve de devenir astronaute.

Je m’allonge au pied de son lit, la tête posée sur les pattes. Un malaise m’envahit. Quelque chose cloche. Il paraît que les chiens sont capables de sentir les ouragans et les tsunamis alors qu’ils sont à des kilomètres du rivage. J’ai un peu le même genre de pressentiment.

Max ferme la porte derrière lui et fond aussitôt en larmes.

Pourquoi pleure-t-il ?

Ça ne lui arrive presque jamais. Sauf quand il tombe de son vélo, qu’il perd l’équilibre sur une plaque de verglas, ou...

Je n'ai pas le temps de fouiller dans ma mémoire, je dois réagir. Je me relève aussi vite que possible et me précipite vers lui alors qu'il se laisse glisser le long du mur pour s'asseoir par terre. Je lui lèche le visage. Les oreilles. Les doigts. Je passe ma tête entre ses mains et presse ma truffe contre son épaule. Il m'enlace en frémissant et me murmure :

— Tu promets de ne pas me quitter, Cosmo ? Hein ?

Pourquoi est-ce que je partirais ? Pourquoi est-ce que je quitterais Max ?

Je lui donne un coup de truffe dans l'épaule pour le rassurer.

Et nous restons serrés l'un contre l'autre très, très longtemps.

2.

J'ai pointé le bout de ma truffe il y a treize ans, dans un garage près de Myrtle Beach, en Caroline du Sud. Je ne garde pas beaucoup de souvenirs de mes premières semaines. Je me rappelle surtout la sensation du carton sous mes pattes et les gémissements de mes frères et sœurs qui m'empêchaient toujours de m'approcher de la gamelle de nourriture.

Je me rappelle aussi le jour où j'ai fait la connaissance de Maman et Papa. À l'époque, ils s'appelaient Zora et David Walker.

C'était un de ces matins bleu pâle du début du printemps. L'homme chargé de nettoyer notre cage s'est penché au-dessus de nous et a pointé un long doigt sur mes pattes avant.

— Vous voyez, là ? Elles sont tournées en dedans. Les autres chiots de la portée pourraient bien devenir des chiens de concours, mais lui, je suis prêt à vous le faire à moitié prix.

Zora s'est approchée. Elle avait un visage rond entouré de boucles noires et son regard était doux. Je n'étais pas encore capable de mettre des noms sur les différents parfums qui composaient son odeur et que j'apprendrais à connaître par la suite : le savon au romarin et les pommes.

Je lui ai léché le dos de la main, en partie pour lui dire bonjour, en partie pour la goûter.

— Il est tellement mignon ! s'est-elle exclamée, attendrie.

— Tu es sûre de ne pas vouloir un autre chiot de la portée ? lui a demandé David.

J'ai levé les yeux vers lui pour la première fois, et je l'ai aussitôt catalogué comme un croisement entre un épagneul – avec ses poils bruns qui pendaient sur son front blanc – et une autre race qui m'était inconnue, identifiable à son museau pointu.

— Sûre et certaine, lui a répondu Zora.

Je suis reparti avec eux ce jour-là. Ils habitaient un pavillon de plain-pied dans un quartier paisible de Caroline du Nord. J'étais si nerveux que j'ai vomi deux fois au cours des quatre heures de route. Zora m'a nettoyé dans la baignoire avec de l'eau chaude et du savon au romarin, en me chantonnant : « Petit Cosmo, tout ira bien. » Et elle avait raison. La première année a été une succession de câlins avec Zora dont

le ventre s'arrondissait, d'apprentissages des ordres et de la différence entre la moquette et la pelouse – surtout du fait que je n'étais autorisé à me soulager que sur l'une des deux.

Max est arrivé très vite.

Trois jours après l'accouchement, David s'est allongé sur le sol du salon, juste à côté de moi, avec Max dans les bras.

— Tu as un petit frère maintenant, Cosmo. Tu te sens à la hauteur pour t'occuper de lui ?

Ah bon ?

Perplexe, j'ai reniflé le minuscule visage de Max. Dans ma naïveté, j'avais imaginé que les humains naissaient avec des poils, comme les chiens, et qu'ils les perdaient en vieillissant. Pourtant, à l'exception d'un léger duvet sur son crâne, la peau brune de Max était lisse et douce.

Un petit frère. Le poids des responsabilités qui m'attendaient m'a écrasé à l'instant où Max ouvrait lentement les yeux. Il avait le regard vague et plein d'admiration. Il était parfait. Je l'ai aimé sur-le-champ.

Oui ! Oui, je m'occuperai bien de lui...

Je m'y suis engagé en poussant un *ouaf* bref mais éloquent. Tenant toujours Max, David a lissé les poils ébouriffés derrière ma tête, ce qu'il n'avait encore jamais fait. J'ai eu l'impression que nous scellions

un pacte. Je protégerais Max, et David me donnerait de l'amour en retour. C'est à ce moment-là que nous sommes devenus une famille.

J'ai appris un mot depuis : *mordicus*. Un adverbe qui signifie « avec obstination, entêtement ». Et qui vient du verbe « mordre ». Je sais qu'on nous voit souvent, nous les chiens, comme des êtres têtus, qui refusons de lâcher nos jouets en plastique ou notre laisse lorsqu'il pleut et que les humains insistent pour nous faire sortir. Mais je crois que nous mettons la même obstination à aimer, de tout notre cœur, en toutes circonstances.

Ce jour-là, j'ai promis de protéger Max et ma famille, *mordicus*, pour le reste de mon existence.